

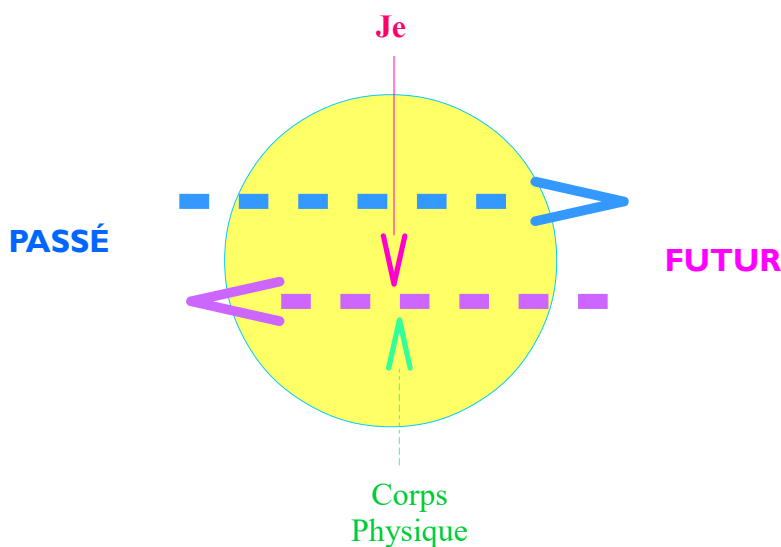
Christoph Hueck

Quatre causes premières

Une arche d'histoire spirituelle depuis Aristote jusqu'à Rudolf Steiner
en passant par Francis Bacon

Dans une conférence de 1910, Rudolf Steiner développa une représentation symbolique particulière de l'âme humaine : deux flèches parallèles à l'horizontal dont la direction de chacune s'oppose, deux flèches qui vont l'un vers l'autre sur la même seule verticale. Le tout entouré d'un cercle. Avec cela l'une des deux flèches horizontales (celle qui vient de la gauche, du passé) représente le souvenir, par lequel les impressions passées entrent dans l'actuelle vie de l'âme ; l'autre (celle qui vient de la droite, du futur) représente la « convoitise » ce par quoi Rudolf Steiner a en tête, plus généralement la vie du sentir qui se rapporte au futur (peur, espoir, joie anticipée et, au sens plus large, sympathies et antipathies). À l'aplomb, d'en haut, l'activité du Je agit dans la vie de l'âme à laquelle vient à la rencontre, d'en bas cette fois, les impressions sensorielles. Les deux flèches horizontales indiquent l'enchâssement de l'âme entre le passé (ce dont on se souvient) et le futur (« ce qui en est envié ou attendu »), tandis que le Je, comme si cela venait d'en haut, depuis le spirituel opérant dans l'âme, et les impressions sensorielles se produisant toujours (uniquement) dans l'ici-et-maintenant, et elles n'ont donc pas non plus de temporalité en propre.

Les quatre piliers, ainsi orientés, de l'âme sont dotés de noms, qui étaient connus des auditeurs théosophes de l'époque, afin que « Vous reconnaissiez ce que vous avez déjà vu sous un autre angle, de sorte que vous pouvez maintenant le regarder sous deux angles différents. »¹ La flèche partant de la gauche [bleue, *ndt*] qui représente les souvenirs inconscients, Rudolf Steiner la désigne comme étant le « corps éthérique » ;



l'autre flèche, celle qui vient à la rencontre de la première [magenta, *ndt*] en partant de la droite, comme étant le « corps astral ». À la verticale, d'en haut le Je/ la jé-ité opère dans l'âme ; d'en bas, ce sont les impressions sensorielles du « corps physique ». Rudolf Steiner insiste particulièrement, en précisant que le courant du corps astral ici [flèche en magenta, *ndt*], représente effectivement un courant dans lequel le temps n'agit pas de manière habituelle, en s'écoulant du passé vers le futur, mais s'écoule au contraire du futur vers le passé :

Vous pourrez jeter un énorme éclair de lumière sur toute la vie de votre âme, si vous pré supposez une seule chose unique : à savoir que tout ce qui représente dans la vie de l'âme les convoitises, les désirs, l'intérêt, ce que sont l'amour et la haine, ne s'écoulent pas du tout du passé, vers le futur, mais à l'inverse cela vient à notre ren-

¹ Rudolf Steiner ; Conférence du 4 novembre 1910, dans *Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie* (GA 115). Dornach 20121, p.191 [à la page 215, en français chez EAR, *ndt*]

contre du futur vers le passé.²

Pour récapituler, Steiner dit à propos de cette figure :

Cela étant je peux vous donner l'assurance que d'innombrables énigmes de l'âme se résoudront pour vous, si vous prenez ce schéma comme base. [...] Dans cette croix, {qui est} traversée d'un cercle, elle donne un très bon schéma de ce qu'est la vie de l'âme, la manière dont celle-ci confine au spirituel en haut, au physique en bas, à l'éthérique à gauche et à l'astral à droite. Sauf que vous devez parvenir à ce que le courant du temps, non seulement s'écoule calmement du passé vers le futur, mais encore que quelque chose vienne à sa rencontre en provenance du futur, et que la vie-Je et la vie des sens ne peuvent être saisies que si elles sont à nouveau comprises comme se produisant perpendiculairement au flux du temps.³

Par ce dessin de Rudolf Steiner des quatre piliers de la vie de l'âme, ou selon le cas, les quatre courants des composantes spirituelles individuelles et essentielles de l'être humain qui la baignent, il devient possible et sensé de rechercher aussi dans d'autres domaines, dans lesquels les processus temporels sont d'importance, avant tout dans l'évolution des organismes vivants. J'ai fait cela dans mon ouvrage remanié et paru dans sous nouvelle édition en 2023, en le fondant de manière détaillée : *L'évolution dans le double courant du temps*⁴

Des réponses au pourquoi

Aristote avait parlé de cela dans sa *Physique*, à savoir que dans la nature, il y a non pas une cause première ou raison, mais quatre, par lesquelles nous pouvons nous expliquer les choses de la nature.

Nous ne croyons pas savoir quelque chose tant que nous n'avons pas saisi le pourquoi de chaque chose, c'est-à-dire sa cause première. [...] D'une certaine manière, la cause est ce qui constitue quelque chose, par exemple le bronze de la statue et l'argent du bol ; d'une autre manière la forme [...] c'est-à-dire le concept de ce qu'elle devrait être par exemple de l'octave, le rapport de division de la corde deux à un ; en outre, ce d'où vient le premier commencement du mouvement ou de la persistance —par exemple [...] le père est la cause de l'enfant et tout ce qui change est changé ; De plus, on parle de cause dans le sens du but, c'est-à-dire de la raison—par exemple, la santé de la marche. Pourquoi les gens se promènent-ils ? Nous disons : Pour que vous restiez en bonne santé. Et en parlant ainsi, nous pensons donner la cause.⁵

Aristote caractérisait ces quatre « causes premières » aussi comme des réponses aux questions du pourquoi, ou selon le cas, comme des raisons.⁶ Dans la philosophie plus tardive on s'est ensuite habitué à les caractériser comme cause primaire de forme (*causa formalis*), cause primaire de matière (*causa materialis*), cause primaire d'effet (*causa efficiens*), et cause primaire de but (*causa finalis*). La cause de la forme concerne le « quoi » d'une chose, l'image archétype ou l'idée (gr. *eidos*, « ce qui peut être vu »), ainsi sa propriété essentielle. La cause de matière caractérise le « en quoi, en quelle matière » et donc le matériel sensiblement perceptible. La cause d'effet signifie le « d'où, de quel endroit » ou ce qui est agissant (elle correspond à peu près à la conception actuelle d'une cause première de cause), et la cause de but, le « à quelle fin ? » c'est-à-dire la destination ou le but.

La question de la cause du but fut déjà l'objet d'une controverse à l'époque d'Aristote. Nous la connaissons grâce à nos actions de planification, mais peut-il y avoir aussi des buts ? Pour Aristote il était clair que des causes primaires de but étaient opérantes, non seulement dans la conscience humaine (par exemple, comme une raison telle que celle d'aller se promener), mais elles sont encore aussi dans la nature :

Certains se demandent donc si les araignées, les fourmis et autres animaux similaires, accomplissent leur travail avec l'esprit ou avec autre chose. Si nous allons un peu plus loin, il devient clair que les plantes ont

2 À l'endroit cité précédemment, p.190 et suiv.

3 À l'endroit cité précédemment, p.206 et suiv. [Pensez au signe de la croix... Mais pensez aussi que Rudolf Steiner se méfiait énormément des « schémas », car ils figeaient plutôt les choses de l'esprit, plutôt que les schémas, il préférerait la multiplication des angles de vue ; *ndt*]

4 Christoph J. Hueck : *Evolution im Doppelstrom der Zeit. Morphologie des organischen Erkennens [L'évolution dans le double courant du temps. Morphologie de la cognition organique]* Berlin, 2023 ; Voir aussi Corinna Gleide : *Evolution neu denken [Repenser l'évolution]*, dans : *Die Drei* 2/2024, pp.98-102 [Traduit en français : DDCGCH224.pdf, *ndt*]; ainsi que : Christian Strelens : *Evolution im Doppelstrom der Zeit*, dans *Das Goetheanum* n° 35, 30 août 2024 [Non traduit à ma connaissance, *ndt*]

5 Aristote : *Physique* II 3, 194b 23-35.

6 Voir du même auteur, *Physique* II 7, 198a 22-32.

aussi quelque chose qui contribue à l'objectif, par exemple, les feuilles qui protègent le fruit. Si, par nature et pour une fin, l'hirondelle construit son nid, l'araignée sa toile, et la plante a ses feuilles pour ses fruits, et ses racines ne poussent pas vers le haut mais vers le bas pour se nourrir, alors il est évident qu'il existe une telle cause [à savoir une cause finale] chez les êtres qui naissent et existent naturellement.⁷

Nous avons donc aussi bien chez Rudolf Steiner, qu'aussi chez Aristote, une structure quadruplement articulée : une fois, elle sert à l'explication de l'âme, l'autre fois, à celle de la nature. Il y a entre les deux une relation épistémologique nécessaire. Car nous ne pouvons que connaître d'où provient une chose (au sens de la cause première aristotélicienne d'effet), si nous pouvons nous souvenir de ce qui l'a précédée et nous ne pouvons parler de ses buts ou développements futurs éventuels qu'en les anticipant. Sans le souvenir, le monde n'eût pour nous aucune relation d'effet, et sans la possibilité de l'anticipation, le futur nous apparaîtrait comme si nous n'y comprenions rien du tout. Et comme le Je de l'être humain constitue son essence, ainsi saisissons-nous par elle aussi l'essence (la « forme ») d'autres choses. Enfin, grâce aux sens physiques, nous percevons la matière à partir de laquelle sont faits d'autres êtres d'apparence physique. Dans cette mesure, on peut apercevoir dans la figure du temps de Rudolf Steiner, une ré-animation de la doctrine des causes premières d'Aristote, laquelle a cependant été considérablement élargie par Rudolf Steiner, qui l'a étayée par les quatre composantes spirituelles essentielles de l'être humain.

Les réponses au pourquoi pas

Il est vrai que la science de la nature, au 19^{ème} siècle, s'est libérée et débarrassée fondamentalement de cette doctrine des causes premières d'Aristote, ainsi a-t-elle fait ses adieux à toutes les explications formelles et téléologiques [doctrine des causes finales, *ndf*]. Ceci fut formulé de manière paradigmatique par le fondateur le plus efficace de la science naturelle empirique, Francis Bacon (Bacon de Verulam, 1561-1626), dans son *Novum organum* qui parut en 1620, une œuvre dont le titre démonstratif, signale qu'elle s'écarte de « l'organum » premier d'Aristote :

Il n'est pas mauvais d'énumérer quatre causes : la matière, la forme, l'agent et le but. Parmi celles-ci, la cause finale est non seulement inutile, mais en réalité nuisible à la science ; cela ne s'applique qu'à l'action humaine. Il y a un doute sur la découverte de la forme ; [...] Dans la nature [...] rien n'existe véritablement, si ce n'est le corps individuel avec son activité particulière, pure, produite conformément aux lois ; Dans les sciences, justement cette loi même, sa recherche, sa découverte et son explication tout cela est à la base de la connaissance et de l'action.⁸

Bacon défendit donc un point de vue empirique radical ; il se focalisa entièrement sur le connaître objectif du monde sensible perceptif, qui a pour but la connaissance mécaniste intellectuelle et l'utilité technique. « Savoir c'est pouvoir [sur la nature] » — cet axiome, attribué à Bacon, récapitule ce qui est devenu une culture scientífico-technique depuis le 17^{ème} siècle.

D'une manière intéressante, on rencontre à vrai dire aussi, chez Bacon, les quatre causes premières, quand bien même indirectement sous la forme de quatre « idoles » ou bien « possibilités d'erreurs », qu'il décrit comme autant d'obstacles à un connaître conforme à la réalité. Étant donné que l'être humain ne peut dominer la nature que s'il la connaît, il devait se débarrasser de ces erreurs ou préjugés. Ce sont d'abord les « préjugés de la tribu » (*idola tribus*), qui sont liées aux insuffisances générales de la capacité de cognition humaine.

Les préjugés de la tribu ont leur base dans la nature humaine [...] elle-même. Car il est inexact, que l'esprit humain soit la mesure de toutes choses ; En fait, toutes les façons de voir des sens et de l'intellect se produisent selon la nature de l'homme, et non selon la nature de l'univers. L'esprit humain est comme un miroir à la surface inégale pour les rayons des objets, qui par sa nature se mélange à celui de ces derniers, en les déformant et les polluant.⁹

7 Du même auteur : *Physique II* 8, 199b 21-30.

8 Francis Bacon : *Neues Organon [Nouvel organon]* 2^{ème} livre, Hambourg 2017, Aphorisme second.

9 Du même auteur : *Nouvel organon*, second livre, Hambourg 2017, aphorisme second.

Comme second groupe d'idoles Bacon décrit les « préjugés du théâtre » (*idola theatri*) et désigne ainsi les fausses croyances dans les autorités (et naturellement en celle d'Aristote en particulier) :

Il y a des préjugés qui ont pénétré l'âme des hommes à partir de diverses doctrines de la philosophie et aussi de règles perverses de la preuve, et que j'appelle les préjugés du théâtre, [...] qui ont fait du monde une fiction et sa scène. [...] Je renvoie également à cela [...] certains principes et doctrines des sciences particulières qui ont acquis une validité grâce à la tradition, à la crédulité et à la négligence.¹⁰

Les « préjugés du forum » (*idola fori*), forment un troisième groupe, lesquels sont conditionnés par le langage qui accompagne les caractérisations des choses et par leur dépendance des avis d'autrui :

Il y a aussi des préjugés [...] que j'appelle les préjugés du marché à cause de la façon dont les gens [...] se fréquentent. Les gens s'associent les uns aux autres par la parole ; mais les mots sont donnés aux choses selon l'opinion de la multitude ; C'est pourquoi l'attribution de noms, qui est mauvaise et stupide, gêne l'esprit d'une manière curieuse.¹¹

Pour finir Bacon décrit « les préjugés de la caverne » (*idola specus*), qui font que l'être humain ne considère pas les choses en elles et pour elles-mêmes, mais par trop facilement d'une façon fausse, c'est-à-dire en ayant un préjugé par une observation inexacte :

Les préjugés de la grotte sont ceux de l'être humain individuel. Car chaque individu a [...] une grotte ou une caverne particulière, qui brise et corrompt la lumière naturelle [...] suite à la diversité des impressions avec une disposition d'âme partielle et préjugée contre une humeur calme et stable.¹²

Avec ces quatre séries de préjugés, Bacon décrit également implicitement la structure aristotélicienne en quatre parties de la connaissance en caractérisant ses aberrations. Car les préjugés de l'espèce sont évidemment liés au flux temporel hérité du passé, tandis que ceux du langage et du marché, en tant que préjugés sociaux, correspondent à l'anticipation (« Que diront les autres ? »). La fausse croyance aux autorités spirituelles obscurcit la perception des concepts essentiels des choses, tandis qu'une observation inexacte déforme les impressions des sens.

Étonnamment, Roger Bacon (1220-1294), un homonyme de Bacon, franciscain de formation, est l'un des premiers représentants de l'empirisme en sciences naturelles ; il enseignait 400 ans plus tôt les quatre obstacles (*offendicula*) qui bloquent la voie à la véritable connaissance de la nature : **1.** Le respect devant l'autorité ; **2.** Habitude ; **3.** Dépendance des opinions glanées parmi la foule des marchés et **4.** incorrigibilité de nos sens naturels.¹³ Chez Roger Bacon, la relation de dépendance des quatre obstacles est encore plus nettement à reconnaître avec la figure temporelle quadruple que chez Francis. Il serait intéressant d'explorer cette filiation spirituelle ne serait-ce que pour savoir si le Bacon tardif eût vraiment connu la source du Bacon précoce.

Connaissance de la nature et connaissance de l'esprit

Que signifie tout cela, à présent, pour la connaissance actuelle de la nature ? C'est particulièrement important pour la compréhension de la nature vivante. Les végétaux, animaux et les êtres humains. Car ils ne peuvent pas être compris notoirement et seulement à partir de leurs causes premières causales et matérielles. Avec cela se pose toutefois le problème pour la science de la nature que l'on devrait considérer quelque chose d'opérant mais de non-sensible, notoirement le but ou l'objectif et la forme (spirituelle). Toute notre biologie et médecine est malade du dilemme que l'on veuille considérer des organismes, certes de manière analytique et causale comme des machines matérielles ; or, ils ne peuvent guère être expliqués de cette manière. On a donc besoin

¹⁰ À l'endroit cité précédemment, aphorisme quarante-quatrième.

¹¹ À l'endroit cité précédemment, aphorisme quarante-troisième.

¹² À l'endroit cité précédemment, aphorisme quarante-deuxième.

¹³ de.wikipedia.org/wiki/Roger_Bacon

de reconnaître un accès nouveau capable d'expliquer aussi l'action de l'esprit dans la nature. Cela devient possible avec l'anthroposophie, car Rudolf Steiner a montré dans tous les détails que la vie spirituelle « dans son aspect intérieur » de l'être humain, c'est l'aspect intérieur de la nature : « Pour l'être humain, l'opposition qui règne entre la perception extérieure objective et le monde idéal intérieur subjectif, n'existe qu'aussi longtemps qu'il ne reconnaît pas ces mondes. Le monde intérieur humain c'est l'intérieur de la nature. »¹⁴ Et : « On humanise la nature quand on l'explique en y mettant les expériences intérieures humaines dedans. Mais ces expériences subjectives sont l'essence intérieure des choses. »¹⁵

C'est aussi pour cette raison qu'il est justifié d'utiliser comme un organon pour la connaissance de la nature vivante la figure du temps, que Rudolf Steiner décrit comme la structure de l'âme humaine dans la conférence de 1910.¹⁶ Et avec cela, seule l'ancienne doctrine est reprise, par laquelle Aristote, voici plus de 2000 ans, montrait que le vivant n'est pas à saisir sans les quatre causes primaires : Son origine, son objectif de développement inné, sa forme essentielle et son apparence physique en constante évolution. Rudolf Steiner a permis de donner un accès moderne à cette doctrine en la parangonnant.¹⁷

Nous apercevons ainsi une vaste arche d'une importance énorme au plan de l'histoire de l'esprit dont la question centrale, c'est l'activité de l'esprit au sein de la nature. Pour Aristote aussi, forme et but étaient déjà suprasensibles, en effet. Mais on peut accepter qu'il fut encore relié à la nature, dans son expérience intérieure, au point qu'il pouvait voir spirituellement ces causes premières opérant naturellement, ainsi la cause première du but ainsi en l'éprouvant dans la forme (*eidos*). Chez Francis Bacon, cette sorte d'union avec et dans l'expérience de la nature avait totalement disparu. Bacon ne voyait plus encore que l'aspect matériel de la nature et il éprouvait l'intériorité de l'âme comme séparée et entachée d'erreurs vis-à-vis de la réalité extérieure. Rudolf Steiner reprit la doctrine aristotélicienne et la relia tout d'abord — dans une observation phénoménologique intérieure accessible — au domaine de l'expérience de la vie de l'âme, et il la « cala » avec les composantes individuelles et spirituelles essentielles de l'être humain, de sorte qu'une transposition sur un autre domaine ne fut pas seulement logique et facile à comprendre, mais devint encore possiblement illuminante et fondatrice de sens. La critique fondamentale de Bacon doit cependant être estimée dans son importance positive, car elle exhorte les scientifiques à une absence de préjugés, à une solidité de fond et à la probité de conscience.

Aristote vit encore la structure quadruple « dehors, dans la nature » à l'instar de causes opérantes réellement et efficacement. Il en éprouva certes bien encore quelque peu les forces de vie qui relient les êtres humains avec le monde dans le connaître. Bacon ne pouvait plus voir cela et regardait encore une nature morte extériorisée dans ce sens, face à laquelle le connaître devenait étranger. Rudolf Steiner rendit conscient la part propre de l'être humain dans la réalisation de la connaissance du monde au moyen de l'observation de son for intérieur et démontra avec cela que la vraie connaissance de la nature est aussi une connaissance de l'esprit. Lorsque cette connaissance de la nature et celle de l'esprit sont revivifiées et qu'elles cultivent et approfondissent les vertus scientifiques de Francis C Bacon, aussi dans leur domaine, elles deviennent une science de l'esprit moderne de la nature conforme à la réalité.

Die Drei 2/2025.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Dr. Christoph Hueck, est biologiste, chargé de cours pour la pédagogie Waldorf et la méditation anthroposophique. Cofondateur de l'Académie Akanthos à Stuttgart.

14 Rudolf Steiner : *Introductions aux écrits de science naturelle de Goethe (GA 1)*, Dornach 1987, p.333.

15 *Ibid.*, p.335.

16 Après la première publication de mon livre mentionné ci-dessus, j'ai été accusé d'avoir fait une transposition permise, qui n'est pas substantielle pour la raison indiquée. Voir Wolfgang Schäd : *Verstehen wir das Leben in Entwicklung ? [Comprenons-nous la vie dans le développement ?]*, dans *Annuaire du Goethéanisme* 2013, Dornach 2013, pp. 187-207 [Non traduit à ma connaissance, *ndt*] ; aussi : Martin Basfeld : *Transfert problématique* dans *Die Drei* 11/2013, pp.78-82 [Traduit en français : DDCH1113.pdf *ndt*]

17 La nouvelle académie de philosophie de la nature a absolument un sens pour ces réflexions. Voir : Christoph J. Hueck : *Cognizing the vital principles of the organism by interpreting the four Aristotelian causes in a kantian perspective [Reconnaître les principes vitaux de l'organisme en interprétant les quatre causes aristotéliennes dans une perspective kantienne]* dans : *Synthese* vol. 205, (2025), pp.1-19.